

Dans leur chalet à Verbier, Pascale et Pierre-Antoine dégustent un thé à la menthe. L'objet de leur amour est une théière bleue dans laquelle elle a préparé un breuvage à la façon des Touaregs. «Pour eux, l'eau, c'est la vie», glisse la comédienne, le regard plongé dans celui de son amoureux.

Dans un livre et une exposition dont elle a écrit les textes et réalisé les photos, l'actrice franco-suisse **Pascale Rocard**, 64 ans, célèbre l'Amour de 42 couples avec un grand A. Le sien, elle l'affiche en couverture. Rencontre à Verbier où elle habite avec le cinéaste et guide valaisan Pierre-Antoine Hiroz. Elle nous parle de lui, de leur rencontre, de la famille et du lien à travers un thème universel.

PHOTOS JULIE DE TRIBOLET

«C'est merveilleux de se voir vieillir dans le regard de l'autre»

Nous avions le même ressenti par rapport à l'idée de vivre sans père. L'amour des mères nous avait permis, à l'un comme à l'autre, d'explorer le monde sans contrainte. Si mon papa, qui travaillait dans la finance, avait été de ce monde, je n'aurais pas été artiste. Le côté artistique venait de ma maman, élève aux Beaux-Arts. Elle a travaillé aux vitraux de Paris. Elle nous a ouverts, mes frères et moi, au monde pictural après le décès de mon père. Pierre-Antoine avait un rapport identique à sa mère. Plein de choses nous reliaient. Je sentais le trouble... Et nous nous sommes quittés pour nous retrouver au travail.

Il y avait eu plus qu'une première connexion?

Du temps a passé et il a voulu savoir, avant le tournage, si ce qu'il avait ressenti était aussi évident de mon côté. Il l'a fait avec tact et discrétion. Il m'a décidée à venir en Suisse voir le décor. «Venez une semaine en montagne, venez voir la vache...» Là, j'ai vécu un moment très fort. En découvrant la montagne, cette évidence du quotidien, je me suis sentie attendue.

Qu'aviez-vous ressenti avant cette visite?

J'avais ressenti des choses, mais je ne souhaitais pas mélanger travail et sentiments. Nous avions un film à faire. Les choses se sont mises en place avec une grande délicatesse et je crois qu'il m'a cueillie. A la fin de la semaine, il m'a emmenée dans la vallée du Haut Val de Bagnes. La beauté de l'endroit m'a émue aux larmes. Après le film, nous ne nous sommes plus quittés.

Qu'est-ce qui a permis à cette relation de fonctionner dès le début?

Je vivais avec Antonin, mon fils, et Pierre-Antoine avec Stéphane, son petit frère trisomique. Notre quatuor s'est mis en place tout de suite. Sans cela, il n'y aurait pas eu une histoire d'amour possible. Chacun protégeait son pré carré affectif. La rencontre avec son petit frère adoré, décédé en 2016, a été très importante dans le rapport au handicap, dont j'ignorais tout.

«Les histoires d'amour finissent mal en général», dit la chanson. La vôtre dure.



Savez-vous pourquoi?

C'est un mystère. Et ce mystère ne sera jamais une règle ou une explication. Nous avons toujours beaucoup communiqué sans enfouir les problèmes sous le tapis. Comme les Indiens le faisaient autrefois sous leur tente, nous organisons des *pow-wow* avec nos enfants. Une sorte de psychothérapie familiale inventée pour trouver des outils qui nous aidaient à ce que ça aille bien pour chacun. Au lieu d'aller chez un psy, pourquoi ne pas laisser s'exprimer et nettoyer ce qui devait l'être? Lorsque l'un de nous demandait le *pow-wow*, on posait nos téléphones et on parlait. Parfois, il fallait trois heures mais tout était dit et on trouvait la solution. Pierre-Antoine jouait le médiateur. On avançait dans la relation familiale, le cœur ouvert, sans entrave, sans amertume ni méchanceté. On a énormément appris en quinze ans.

Que faisiez-vous quand ça n'allait pas entre vous, les adultes?

Nous n'avons jamais critiqué l'autre devant nos enfants. Nous en parlions plus tard. Cela nous a fait grandir dans notre relation. Nous ne nous sommes jamais disputés, sauf une fois où je l'ai traité de connard. Il m'avait emmenée skier, nous avions fait du hors-piste et j'ai chuté (*rires*).

Au fil du temps, la passion du début s'est-

«Nous sommes des épicuriens, souligne Pascale Rocard. La première fois que Pierre-Antoine m'a emmenée faire de la peau de phoque, on a préparé un foie gras poêlé avec un vin de paille. Je me suis dit: «Si c'est ça la peau de phoque, je suis d'accord.»

elle transformée en autre chose?

C'est fondamental. L'amour entier, fort, se-rein, grandissant, élevant, c'est ça l'amour. Le but, c'est d'aider l'autre à être de plus en plus heureux et que l'on soit heureux soi-même, aussi. Le miracle, c'est le désir qui dure, qui fait que l'on n'a pas envie d'aller voir ailleurs. Pierre-Antoine connaît mes anciens amants, comme je connais la femme avec qui il a vécu sept ans. Nous avons 33 ans au début et j'ai l'impression d'être toujours aussi amoureuse. C'est merveilleux de se voir vieillir dans le regard de l'autre. C'est cette idée du parcours ensemble qui m'intéresse. Je veux de l'ordinaire extra, pas de l'extraordinaire. Pour ça, le

couple est une expérience passionnante.

Vous me disiez, en 2007: «Enfant, j'avais peur de ne pas avoir de toit et j'ai découvert mon «Toi» d'amour.»

(*Sourire.*) A Verbier, nous avons créé notre chalet. Nous avons choisi notre toit, notre ancrage, ici en Suisse.

Ce qui ne vous a pas empêchés de voyager.

Dès que nous avons des sous, nous partions en voyage – pas en vacances – avec nos enfants. Nous avons fait Verbier-Niamey, capitale du Niger, en voiture. Nous avons sillonné les Etats-Unis, l'Irlande aussi. Ces périples nous ont appris à nous servir de l'essentiel. Moi qui avais eu la chance de dormir dans les plus beaux hôtels, là, j'avais envie de camper.

Dans le livre, l'objet fétiche de votre couple est une théière bleue.

Pierre-Antoine possédait une théière anglaise quand je l'ai rencontré. Elle s'est cassée depuis. La théière a un sens symbolique. J'ai appris à préparer le thé avec les Touaregs. Au fin fond du désert, l'eau, c'est la vie. Comme il y a peu de bois, on utilise des racines. Le feu doit être minimal pour que l'on puisse le garder allumé. Il y a trois thés. Le premier est amer comme la vie, le deuxième doux comme l'amour, le troisième suave

comme la mort. On met la menthe quand ça commence à bouillir, mais on ne le donne pas tout de suite aux enfants, il est trop fort et empêche de dormir. Le deuxième, on va y ajouter un peu de sucre, un peu de menthe. Le troisième, on le sucre beaucoup et on le sert aux petits.

Vos enfants tiennent une place capitale dans cette aventure à deux.

Quelle forme d'amour avez-vous éprouvée en devenant maman?

«C'est un grand tendre, il dédramatise tout. C'est un taquin aussi, comme les Valaisans»

PASCALE ROCARD, À PROPOS DE PIERRE-ANTOINE HIROZ, SON MARI

J'ai trouvé ça surnaturel la première fois. L'enfant, c'est le miracle de la vie. On est un et puis on est deux! Pour Justine (*sa fille, 28 ans, ndlr*), c'était pareil. Elle n'a pas crié, elle m'a regardée et j'étais tellement impressionnée par cet amour que j'ai baissé les yeux. C'était au-delà des mots. Dans le film, quand j'ai aidé la vache à mettre bas, j'ai pu rendre à l'univers ce qu'on m'avait aidée à faire pour mon premier enfant, ce rapport d'amour. Nous étions deux femelles du monde vivant, c'était super fort. J'en ai pleuré d'amour.

Que s'est-il passé une fois que vos enfants ont quitté la maison?

Nous sommes toujours dans le syndrome du nid vide, mais en même temps avec une joie non dissimulée, parce que nous leur avons donné l'élan nécessaire pour qu'ils soient autonomes. Le lien d'attachement est très important. Quand ils viennent, nous sommes ravis, mais le reste du temps, on ne se dit pas: «Qu'est-ce qu'on va se dire ou qu'est-ce qu'on va faire?»

Qu'est-ce que vous aimez particulièrement chez Pierre-Antoine?

C'est un grand tendre. Il a la faculté d'oublier ce qui est mauvais. Il dédramatise tout, c'est une qualité majeure. C'est un taquin aussi, comme les Valaisans. On rit beaucoup. C'est fondamental dans une relation.

Pour vous, que signifie «Je t'aime» aujourd'hui?

L'amour dans la durée, le respect de l'autre, le sous-texte: «J'ai envie de continuer ce bonheur.» D'ailleurs, nous nous sommes remariés en 2017 en organisant une grande fête. Elle permettait de rassembler les gens qu'on aime et qui étaient là lors de notre première union. L'idée était de célébrer cette volonté: «J'ai passé vingt ans avec toi et je suis partante pour pas mal d'années encore.» ●



«L'objet de votre Amour», photos et textes de Pascale Rocard, Ed. Slatkine, 100 p. Images et textes sont exposés à la Belle Usine, à Fully, jusqu'au 6 juillet, puis à Verbier, à l'agence VFP, du 8 juillet au 8 septembre.



Le cinéaste Pierre-Antoine Hiroz est guide de montagne depuis l'âge de 19 ans. «Il m'a fait découvrir cet univers aussi sous son aspect sportif. La nature m'a énormément apporté et je me suis faite à l'effort. Un terme qui, jusque-là, comme celui de compromis, sonnait comme un gros mot. Mais j'ai finalement appris le consensus helvétique», sourit Pascale Rocard.

TEXTE DIDIER DANA

Pascale Rocard, choisir le métier de comédienne, était-ce une façon de vouloir être aimée?

C'est un besoin inconscient mais bien réel. Le besoin de reconnaissance, d'être aimée. J'ai choisi ce métier après le choc ressenti en voyant la pièce de Samuel Beckett *En attendant Godot*.

Le fait d'approcher vos émotions par le biais du jeu permet-il de mieux aimer dans la vie?

Oui, surtout lorsque vous expérimentez le sentiment au cinéma. J'ai joué dans *Une femme jalouse* de Peter Kassovitz. Ce film m'a fait décou-

vrir, à 22 ans, le rapport à la jalousie dans la vie et je me suis dit: «Je n'irai pas là-dedans.» Cette femme, complètement dingue, va rompre et tuer quelqu'un. La jalousie est une pathologie. Moi, je ne suis pas du tout dans la possessivité.

Avez-vous éprouvé une forme d'amour positif à l'écran?

J'ai découvert l'amour filial paternel aux côtés de Max von Sydow dans *Le dernier civil* de Laurent Heynemann, une série sur la montée du nazisme vue par les Allemands. C'est l'histoire d'un père antifasciste et de sa fille qui reviennent des États-Unis. Lui a fait fortune et il va assister à l'avènement du III^e Reich. Père et fille forment un couple très fort. Ayant perdu mon papa lorsque j'étais enfant, j'ai expérimenté, en jouant, ce sentiment qui m'était inconnu et j'en ai été bouleversée. Jusque-là, je ne pouvais pas dire «papa» au cinéma. C'était, de par mon histoire familiale, un mot compliqué à prononcer.

Les rapports amoureux étaient-ils différents à l'époque de vos 20 ans?

J'ai été élevée dans l'idée de la liberté. C'est à soi de poser ses limites, de voir ce dont on a besoin, pas à la société, ni à la religion. Tout est dans le respect de l'autre, l'attention à l'autre. Si vous le faites, vous faites un chemin vers l'autre: sans baratin. Que sont les mots s'ils ne sont que la promesse des faits, si les actes les trahissent? «Que le discours soit l'acte»: voilà ma devise.

Vous avez joué dans *Police* de Maurice Pialat avec Gérard Depardieu et Sophie Marceau. Avez-vous le souvenir de la terreur que faisait régner le réalisateur?

Emotionnellement, c'était horrible à vivre. Il exerçait des rapports de violence et de pouvoir au quotidien aussi bien sur les femmes que sur les hommes. Il prenait quelqu'un de 20, 50 ou 60 ans et lui rentrait dedans. On se regardait en disant: «Mon Dieu, qui ça va être aujourd'hui?» J'ai vu des machinistes pleurer. Je me suis bien entendue avec Depardieu. Il m'appréciait comme comédienne et il m'a défendue. Aujourd'hui, Pialat serait attaqué aux prud'hommes et considéré comme mort professionnellement.



«Chez nous, c'est un véritable musée», dit-elle à propos des photos joliment encadrées des membres de la famille. Ci-dessous, une image des années 2000. «On avait la quarantaine. On est mignons!»



Pascale Rocard et la vache du «*Combat des reines*» (1996). «J'ai pleuré d'amour en l'aidant à vêler.» Ci-dessous avec Pialat, le réalisateur de «*Police*» (1985). Elle a failli arrêter le cinéma après cette «horrible expérience».



Comment vous a-t-il approchée?

C'était en 1985, j'avais 25 ans. Il m'a appelée et m'a dit: «J'ai un rôle magnifique de femme flic, vous êtes formidable, blablabla, il y aura Depardieu, Sophie Marceau.» Je me disais: «Super!» On s'est vus, il n'avait pas de scénario, je connaissais son cinéma et

je me faisais confiance. Il a ajouté: «Vous êtes quand même vachement bien foutue. En face de la grosse vache...» Et il a commencé à critiquer Marceau. Là, les voyants de la méfiance se sont allumés. Après ce tournage, j'ai failli arrêter le cinéma. On travaillait dans le non-respect, la méchanceté, c'était violent, même physiquement. L'intérêt du tournage résidait dans le fait qu'il y avait de vraies putes, de vrais flics, de vrais truands, de la vraie drogue, un mélange de vrais et de faux comédiens. Ce milieu-là, un Paris underground, m'a intéressée.

Quelle amoureuse avez-vous été avant de rencontrer l'amour majuscule dont vous parlez dans *L'objet de votre Amour*, votre livre?

J'ai vécu des histoires assez fortes. Mais quand elles n'étaient pas à la hauteur de mes exigences, même amoureuses, je m'en allais. Pierre-Antoine, lui, a été une évidence.

Vous êtes en couple sur la couverture de l'ouvrage. Comment vous êtes-vous rencontrés?

Il cherchait la comédienne principale pour son film *Le combat des reines*, sorti en 1996. Le film mettait les acteurs en situation de réalité, en haute montagne.

Dans l'une des scènes, mon personnage faisait accoucher une vache. Ce vêlage demandait un investissement émotionnel et physique. Je lui ai fait part de mon intérêt et, après le premier rendez-vous, j'ai reçu le scénario. Mon agent m'a pressée: «Si tu veux faire ce film, appelle-le vite, il hésite entre trois comédiennes.»

Que lui avez-vous dit qui a pu jouer en votre faveur?

Je lui ai demandé: «La scène du vêlage, c'est vrai?» Il m'a dit: «Oui.» Il a dû penser: «Elle au moins, elle ne va pas vouloir être doublée.» Vivre cette expérience unique, c'est ça qui m'intéressait. Il m'a choisie et nous nous sommes revus lors d'un déjeuner pour discuter du scénario. Et puis, on s'est mis à parler de façon plus personnelle, mais pas de nos histoires sentimentales. Nous avons évoqué la mort, quelque chose de très fort pour les deux: nous avions perdu nos papas extrêmement jeunes. Lui à 3 ans, moi à 5 ans et demi. Nos cerveaux et nos mémoires se sont connectés autour de nos deuils respectifs.

Vous partagiez, sans vous connaître, une expérience marquante.